

moins ; puis chaque religieux expulsé, accompagné de plusieurs amis est sorti du couvent. Dans la rue, les proscrits ont été insultés par une bande de voyous.

Foule énorme chez les dominicains. Là se sont passées des scènes particulièrement odieuses ; commencée à huit et demie, l'opération n'a été terminée qu'à dix heures. Les troupes et les gendarmes cernaient les rues adjacentes, et empêchaient la circulation.

Les commissaires sont arrivés, escortés par des escouades d'agents de police, et suivis de serruriers armés de rossignols. Les pompiers, munis de haches, ont attaqué la porte du couvent donnant sur la rue. La porte avait été fortement barricadée au moyen de madriers énormes visés et cloués : elle n'a cédé qu'après une heure d'efforts. Les coups de hache retentissaient au loin d'une façon sinistre. Les démolisseurs ont ensuite essayé d'enfoncer la seconde porte, non moins barricadée ; leurs tentatives ont été vaines. Le commissaire Peyradier s'est alors décidé à réquisitionner une échelle, et à escalader le mur d'enceinte du couvent ; les agents ont, sous ses ordres, enfoncé les fenêtres ; par la même voie ont pénétré pompiers et serruriers.

Les amis des dominicains ont donné lecture d'une protestation. Les commissaires Peyradier et Sicard refusent de recevoir ce document, et font expulser les témoins par la police. A la sortie, les amis des religieux sont expulsés par des agents déguisés en bourgeois. On expulse pareillement le conseil du prieur, Me Juffary, avocat.

Les commissaires continuent leurs besognes. Ils apposent les scellés sur la chapelle, et font enfoncer les cellules de chaque religieux, qu'ils trouvent assistés de trois notabilités toulousaines. Lecture des décrets est faite à chacun. Refus d'obtempérer de la part des religieux : on les prend au collet et on les traîne devant la grande porte. Les proscrits, accompagnés de leurs amis, vont à l'église métropolitaine.

La foule est immense sur la place Saint-Etienne. Elle acclame les proscrits, les couvre de fleurs en criant : " Vivent les Pères ! Vive la liberté ! " Une bande riposte en vociférant : " Vivent les décrets ! A bas la monacaille ! " Il en résulte un tumulte inouï ; on en vient aux mains : collision générale.

Le nommé Jules Raynaud, corroyeur, âgé de dix-sept ans, reçoit un coup de canne plombée sur le crâne et un coup d'épée à la main. Son état est très grave.

M. Montané, inspecteur de police, reçoit sur la tête un coup de trique dont le choc l'étourdit un instant ; mais, revenant presque aussitôt à lui, il parvient à empoigner son adversaire. Dix arrestations sont ainsi opérées. Parmi les individus arrêtés on compte trois étudiants, deux propriétaires, un libraire, un employé d'assurance. On saisit sur eux : deux casse-tête, quatre revolvers chargés, de nombreux paquets de cartouches, un stylet, trois nerfs de bœuf plombés et une trique.

Chez les Pères du Sacré-Cœur de la rue des Récollets, les portes ne sont pas barricadées. Mais le commissaire de police, suivi des agents, se trouve immédiatement en présence de Mgr Desprez, cardinal archevêque de Toulouse. Après la protestation du Père Saint-Paul, supérieur, le cardinal déclare que les Pères et lui ne peuvent être expulsés parce qu'ils sont chez eux.

Pour toute réponse, M. Charret, commissaire, somme le cardinal de se retirer. — Je n'en ferai rien, réplique celui-ci, je suis chez moi.

— Faites entrer deux gendarmes ! s'écrie M. Charret.

Quoi ! dit le cardinal, vous leur donneriez l'ordre de mettre la main sur moi ?

— Certainement.

Alors le cardinal archevêque s'est assis dans son fauteuil, s'y est cramponné en disant au commissaire de police : " Je proteste et je déclare que je ne céderai qu'à la force ! "

M. Charret appelle alors les agents de police ; puis il s'avance brutalement, lève

la main et la pose sur l'épaule du pontife impassible. Son Eminence se lève aussitôt et se retire avec les prêtres qui, comme lui, venaient d'être expulsés de leur propriété.

Les journaux légitimistes publient une protestation adressée par le cardinal archevêque de Toulouse au ministre de l'intérieur contre l'expulsion des Pères du Sacré-Cœur et des prêtres auxiliaires soumis à sa juridiction.

Le cardinal ajoute :

" La police n'a pas craint de m'expulser d'un établissement qui est la propriété du diocèse et de porter la main sur moi.

" Je dénonce cet outrage à la justice et aux pouvoirs publics. Si ce recours devenait inutile, j'aurais le droit de penser et de dire qu'après les religieux on commence à attaquer la religion elle-même."

" UN CAPITAINE DE QUINZE ANS "

Nous avons commencé la publication d'un des derniers et des plus intéressants romans de Jules Verne. Ce roman magnifique sera, nous en sommes sûr, agréable à nos lecteurs. Nous n'avons pas voulu en dire trop de bien avant d'avoir commencé à le publier ; nous voulions voir si nous réussirions à reproduire les gravures avec succès. Maintenant que ce succès est assuré et que nos lecteurs ont pu en juger, nous n'avons plus d'hésitation à dire que la publication seule de ce roman illustré vaut le prix de l'abonnement à L'OPINION PUBLIQUE. Nous espérons que le public nous saura gré des efforts que nous faisons pour lui plaire, et que les amis de notre journal nous tiendront compte des sacrifices que nous faisons pour cela en augmentant le nombre de nos abonnés.

M. Joseph-G. Bourget, étudiant en droit, vient de publier quelques récits et nouvelles qu'il intitule : *Passé temps sur les chars*.

Cette jolie brochure est imprimée à la Concorde.

LE GRAND MONDE RUSSE

La société russe offre une étude particulièrement intéressante et curieuse, par la raison qu'elle représente une organisation unique dans le monde.

Alors qu'au XIXe siècle, l'Europe entière, en fait de noblesse, commence à ne plus apprécier que celle des sentiments ; lorsqu'un homme s'appelait Martin, tout court, qu'il soit fils d'un paysan ou d'un bourgeois, s'il est bien élevé, instruit, intelligent et honnête homme, marche de pair avec les grands noms de l'Europe ne croit point déchoir en s'adonnant à l'industrie et à la finance, la Russie est encore le pays des castes et des préjugés : banquiers, agents de change, commerçants et marchands ne peuvent pénétrer dans la société qui reste le domaine exclusif de la noblesse.

Le préjugé est poussé si loin que, parlant d'un négociant ou d'un marchand à un Russe noble, il prend un petit air de hautain mépris et vous répond :

— Oh ! c'est un marchand !

J'ai même bien souvent entendu cette phrase extraordinaire, et typique : un Français peu au courant des idées russes, disait à un grand seigneur ce pays ;

— J'ai été très lié avec un de vos compatriotes M. un tel... le connaissez-vous ?

Le grand seigneur répondait :

— Un tel... mais ce n'est pas un Russe.

— Mais, ripostait le Français, il m'a dit qu'il était né à Moscou et de parents moscovites.

— C'est bien possible, mais c'est un marchand.

Ceci était dit de façon à sous-entendre... ce n'est qu'un marchand... Même la plus haute aristocratie d'Europe n'a jamais eu cette morgue.

33. Bottes Russes pour \$2.25, chez G. BRUNEL, No. 60, rue Saint-Joseph, Montréal. 74

EN MER

A UNE JEUNE ITALIENNE

Pourquoi, brune aux yeux noirs,
Quand la brise soupire,
Allez-vous tous les soirs
Sur le pont du navire ;
Et puis au firmament
Où l'étoile étincelle,
Levez-vous tristement
Votre chaude prunelle ?

Pourquoi donc en silence,
Au milieu de la nuit,
Quand l'hélice en cadence
Bât les flots avec bruit : —
Restez-vous solitaire
Pendant de longs instants,
Oubliant, et la terre, etc., etc.
Et la vie, et le temps ?

Pourquoi donc quelques fois,
Quand sévit la tempête,
Et que sa grande voix
Mugit sur votre tête ;
Allez-vous à l'avant
Du navire indocile
Vous poser au vent
Dans la rage fébrile ?

Si vous le permettez,
J'oserais vous le dire.
Celui que vous aimez,
Vers qui votre âme aspire,
Celui que votre cœur
A choisi entre mille,
N'est qu'un adulateur
Dont l'amour est stérile.

Ne le regrettez pas.
La vie à son aurore
Sème toujours nos pas
De plus d'un rêve, Laure.
Ayez en l'avenir
Entière confiance,
Rien ne viendra ternir
Votre douce existence.

L.-H. F.

LE CHEMIN DE LA FORTUNE

(Suite du Pays de l'Or)

PAR HENRI CONSCIENCE

VI

L'ELDORADO

(Suite)

Le baron n'était pas moins surexcité que les autres : un changement singulier s'était opéré en lui ; un sourire lumineux rayonnait sur sa physionomie ; la fierté brillait dans son regard ; ses mouvements étaient puissants et rapides, comme s'il eût retrouvé tout à coup une nouvelle vie. Il parlait tout bas de jouissances, d'honneurs, de grandeurs, et paraissait à moitié fou ; mais les amis étaient eux-mêmes trop transportés par la joie pour faire attention à lui, et ils se précipitèrent de nouveau dans le trou avec une impatience croissante.

Maintes fois encore, ils plongèrent le bras dans l'eau froide comme la glace, et ce ne fut que lorsqu'ils s'encombèrent à la fatigue et à l'émotion, et qu'ils eurent les mains pleines d'or et de l'or plein leurs poches, qu'ils se laissèrent tomber à terre, haletants, épuisés et riant d'un rire insensé.

Jean Creps, qui n'était pas tout à fait égaré par cette merveilleuse trouvaille, commençait à craindre qu'un affreux malheur n'eût frappé ses camarades au moment où ils touchaient au terme de toutes leurs souffrances et de toutes leurs misères. Il avait déjà entendu dire à San-Francisco, et pendant la route, de la bouche du Bruxellois, qu'il arrive souvent que les chercheurs d'or sont frappés, à un moment inattendu, d'une folie incurable. Ce qu'il voyait en ce moment était bien fait pour l'effrayer, car ses amis extravaquaient sous ses yeux, chantant, criant, palpant l'or, le baisant, riant et pleurant tout à la fois.

— A ça, mes amis, dit-il, nous avons trouvé un vrai trésor ; c'est certainement une bonne affaire dont il y a lieu de nous

réjouir ; mais, si vous ne tâchez pas de maîtriser votre émotion, vous perdrez l'esprit. Et en quoi l'or peut-il servir à un fou ?

— Laissez voir, laissez voir, donnez-moi l'or ! s'écria Pardoes, je le pèserai ; nous saurons combien nous possédons déjà.

On jeta tous les morceaux d'or dans la marmite de fer blanc ; le Bruxellois les prit dans sa main les uns après les autres pour les soupeser, puis s'écria, les yeux brillants d'enthousiasme :

— Neuf livres ! neuf livres d'or ! Plus de onze mille francs en dix minutes. Ah ! le monde est à nous ! Nous serons riches à millions ; riches à millions !

Roozeman tenait les mains de Donat dans les siennes et bégayait :

— O mon ami, que Dieu est bon pour nous ! Le bonheur de ma mère, le bonheur de ma douce amie, la paix de ma vie, l'accomplissement de ses vœux, la richesse. Lucie, Anneken, la providence nous donne tout en un clin d'œil !... Merci, merci, souverain arbitre du sort de l'homme, merci pour nos souffrances, merci pour votre faveur !

Et, levant ses mains tremblantes, il envoya au ciel ses ardentes actions de grâces.

— Debout, compagnons ! Allons, à l'ouvrage ! Peut-être serons-nous riches en trésors avant le soir ! s'écria le matelot.

— Oui, oui, à l'ouvrage, sans relâche ! De l'or ! de l'or ! crièrent les autres en se levant d'un bond.

On n'écouta pas le conseil de Jean Creps. Celui-ci, mécontent et murmurant, avait croisé les bras sur sa poitrine, pendant que ses camarades, penchés sur le trou, continuaient à ramasser de l'or, malgré le froid glacial de l'eau qui raidissait leurs bras et engourdissait leurs muscles. Il fut obligé comme les autres, de fouiller avec les mains dans le trou, car Pardoes et le matelot juraient, en menaçant du pistolet, que quiconque refuserait de travailler, n'aurait point sa part de l'or et serait exclu de la société.

La cavité d'où ils tiraient ainsi presque sans peine une multitude de pépites, avait été probablement creusée en cet endroit pendant la saison des pluies, quand le torrent grossi descend de la montagne avec une force décuple ; car elle était évidemment trop profonde et trop large pour avoir été creusée par le ruisseau tel qu'il était maintenant. Probablement, à l'époque des grandes eaux, on n'aurait pas pu approcher de ses bords, car la vallée portait les traces d'une inondation annuelle. Mais, en ce moment, on pouvait faire le tour du trou, excepté à l'endroit où l'eau descendait de la roche inclinée, parce que le courant était assez rapide pour renverser un homme et l'entraîner dans l'abîme.

Le roc miné était de nature schisteuse, formé de couches de pierres crevassées, perpendiculaires à la surface du sol, et, dans le trou creusé par la violence des eaux, les chercheurs d'or voyaient en certains endroits briller, à deux ou trois pieds de profondeur, les pépites étincelantes.

Heureusement pour eux, leur moisson diminuait à mesure que les plus gros morceaux d'or étaient extraits d'entre les fentes des rochers, sinon ils auraient probablement continué leur travail fébrile pendant toute la journée ; mais la crainte que cette merveilleuse mine ne fût bientôt épuisée les fit revenir peu à peu à la raison. Ils commencèrent à écouter le conseil de Creps, et décidèrent de cesser le travail pendant une heure pour déjeuner et rendre un peu de chaleur et de force à leurs bras raidis.

Ils se rendirent à la tente en marchant le long du bord de la rivière, les yeux fixés sur l'eau, espérant qu'ils verraient peut-être briller de l'or entre les pierres. Pardoes frappa tout à coup ses mains l'une contre l'autre et s'écria :

— Voyez, mes amis, là-bas dans ces crevasses, des lueurs... C'est de l'or ! La fortune ne nous a pas trompés ; en traversant l'eau, nous pouvons atteindre ces crevasses. Il y a de l'or dans tout le lit de la rivière. Un champ assez vaste pour enrichir peut-être mille hommes ! Déjeunons en toute hâte. Nous ne con-